

Québec français



## Le bruit et la parole

Lucette Chambard

Number 22, May 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56750ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Chambard, L. (1976). Le bruit et la parole. *Québec français*, (22), 10–10.

# le bruit et la parole

L'homme réduit à sa capacité d'acheter, l'homme éclaté, dans un monde d'impulsions simultanées, dans un flot d'informations ponctuelles, l'homme «voituré», conditionné, dragué par les images de la consommation, l'homme encagé dans les boîtes, assourdi par les bruits de la ville, comment cet homme-là ne serait-il pas muet? Les media parlent pour lui, parlent dans sa propre tête. De quoi parlerait-il d'ailleurs? Qu'a-t-il en propre? Que crée-t-il, qu'éprouve-t-il qu'il vaille la peine d'essayer de dire? Dire à qui, dans l'anonymat des pseudo-communications de masse, l'effritement des relations humaines? Et ce sont les enfants de cet homme que nous essayons de mettre en possession de leur langue maternelle!

Voilà les réflexions qui me venaient en lisant, sous la plume de Fernand DU-MONT, dans le numéro de mars de *Québec français*, l'analyse, courageuse, lucide, des plus profondes raisons aux difficultés actuelles de l'enseignement du français, raisons qu'il ne faudrait pas croire spécifiques à la situation québécoise, si elles y sont plus apparentes. Le doute sur les institutions, la parcellisation des connaissances, le silence entre les classes d'âge, l'inexistence d'un projet collectif, la conscience confuse que tout se décide ailleurs, ce sont aussi des conditions qui encadrent l'enseignement du français en France. Ici aussi, la position des enfants en face de la langue de l'école — et c'est dans ce «en face» qu'est le noeud du problème, — est une situation d'extériorité que les adultes, formés dans un monde plus unifié, mesurent mal.

Tout adolescent, dans les sociétés évoluées, vit aujourd'hui à la fois dans deux univers mentaux si différents qu'ils s'opposent nécessairement en lui. Celui, mosaïcal, de sa propre culture de «jeune», rythmes, images, chocs sensoriels, instantanéité, expression spontanée, gestuelle, symbolique, de moins en moins verbalisée, éclatement des catégories, fusion dans le groupe — c'est la fonction de la musique rock, comme de la dro-

gue —. Expérience destructurante, où se dilue le sens du devenir, l'aptitude au projet à long terme, individuel ou collectif.

De l'autre côté, la langue; plus que tout autre, la langue française, et plus encore, sa réalisation écrite. Elle établit fonctionnellement un tout autre type de rapport avec le monde, un découpage structurant, qui trie, organise, permet de prendre distance, constitue en individu autonome le sujet parlant et pensant, et, par sa nature même et son mouvement linéaire, assure le projet individuel, la réalisation ultime, *la parole*, en quoi la personne se rassemble et se construit pour se dire, en même temps qu'elle pose en face d'elle une autre personne.

Lorsque l'imprégnation mosaïcale commence dans les toutes premières années, quand le «message» télévisuel relaie les contes des grands-mères, quand tout est donné, facile, chaud, coloré, d'un côté, abstrait, exigeant, scolaire de l'autre, il faut vouloir, très fort, pour pouvoir émerger de la pensée éclatée, de l'imprégnation sensorielle, pour accéder à la parole, c'est-à-dire se donner quelque chance de prendre en charge son propre destin, individuel et collectif.

Comment? C'est tout notre problème de l'enseignement du français aujourd'hui. On sait assez qu'il n'est pas seulement pédagogique.

Je voudrais dire ici une seule des choses que l'école peut faire, qui me semble essentielle, et que nul sinon elle ne fera dans le tumulte de nos sociétés: créer le silence, et témoigner qu'existe la parole en sa réalisation la plus pleine, parole des écrivains, parole des poètes, celle qui répond à la fois à toutes les faims, étant rythme autant que pensée, par delà les catégories et les divisions, non parce qu'elle les ignore, mais parce qu'elle les transcende.

On s'est plusieurs fois demandé, au cours des dix dernières années, en France comme au Québec «faut-il encore

enseigner, peut-on encore enseigner la littérature?» et les raisons ne manquent pas pour répondre non, tant paraît grande l'urgence de maintenir d'abord le français comme langue de communication, de faire accéder les enfants les plus démunis (et les plus nombreux) à des niveaux de langue opératoires sur le marché du travail, etc... La réponse, pour moi du moins, est maintenant claire. Ce n'est pas — et peut-être plus encore au Québec où une autre langue est prête à submerger la totalité de la vie quotidienne — ce n'est pas en réduisant la langue (et l'homme) à l'expression des besoins et des nécessités, que nous aiderons les jeunes à penser, à sentir, à agir en langue française. Vous le savez mieux que personne, vous du Québec dont la poésie et la littérature ont commencé à reconstruire la spécificité nationale.

Non pas *enseigner* la littérature, au sens d'autrefois, disséquée, envahie d'histoire littéraire et de discours parallèles, découpée en tranches par des programmes. La faire entendre, la rendre présente, faire que les jeunes sentent que ce poème né aujourd'hui, à l'instant même où l'un d'entre eux se met à respirer à son rythme, et découvrent qu'en parlant du plus intime de lui, c'est chacun d'eux que le poète appelle.

Non pas *fragmenter* cette littérature, la réduire à des modèles, à des catégories de nations ou d'écoles, nous surtout qui, participant à la langue française, avons la chance qu'en divers points du monde, en diverses situations historiques, des hommes d'ethnies différentes aient pris la parole en français «pour affirmer la vérité de l'homme, la lutte pour sa dignité, le refus de son humiliation» comme l'écrivait André GAULIN dans ce même et remarquable numéro de *Québec français*.

La Fédération Internationale des Professeurs de Français vient de procurer aux enseignants un assez extraordinaire moyen de faire entendre aux jeunes cette parole multiple, expression de cultures si diverses, pour la première fois accueillie et proposée dans sa géographie et son histoire planétaires.

Pour la première fois un ouvrage didactique porte ainsi témoignage de l'unité et de la multiplicité des cultures qui s'expriment aujourd'hui dans notre langue, marquant un pas, par delà l'histoire, vers un dialogue enfin authentique.

Il indique une chance à saisir. Ne la laissons pas passer.

**Lucette CHAMBARD**  
Présidente de la F.I.P.F.